



Lettre d'information n° 102 du 15 octobre 2020 p2/2

www.laramonda.com

Les prunelliers

(extrait de Hommes, arbres et plantes de la vallée de Rodellar)



Dans ce qui avait été le potager de la maison, les prunelliers avaient tout envahi, comme ils le font sur chaque terrain bien fertile. Au village de Nasarre, je les avais vus coloniser les anciennes aires de dépiquage du blé (qu'ailleurs on appellerait aires de battage, mais ici on ne bat pas le blé, sans doute parce qu'on a en a manqué) et il était bien triste de voir chaque année leur progression, symbole de l'abandon du village à la nature. Profitant de la terre que des générations d'habitants avaient enrichie, ils s'installaient là où autrefois poussaient choux et salades. Je les avais vu également à Naya, près des gros blocs de pierre issus de quelque ancien tremblement de terre. Entre ceux-ci de pauvres gens venus de plus au nord, s'établissaient chaque année avec quelques moutons qu'ils parquaient la nuit dans de grossières bergeries entre les rochers. Au fur et à mesure des années, le fumier s'était accumulé. Plus tard l'endroit se couvrit de prunelliers.

Souvent ils m'ont aidé à dater l'abandon de tel endroit autrefois fréquenté, fumé, cultivé. Regardez un village dans la Sierra de Guara : si de petits prunelliers occupent tous les lieux proches, vous pouvez être sûrs qu'ils ont été désertés depuis 15 ou 20 ans à peine. S'il n'en reste plus que quelques pieds déjà grands, alors l'abandon date de 40 ans. Et si en revanche, dans un village en apparence désert, vous n'en trouvez pas, croyez bien qu'un homme prend soin des lieux.

J'aime bien ces fleurs simples et fragiles, mais si belles. Je ne suis pas le seul : elles ont toujours fasciné les artistes japonais ou chinois qui ne cessent de les représenter. Et lorsque la maison reçoit des visiteurs en avril il est bien rare de ne pas retrouver ensuite, dans une vieille poterie, une ou deux branches qu'ils ont laissée et dont les fleurs ont séché à l'abri dans la maison : l'esthétique de ces rameaux noirs où s'accrochent de petites roses couleur ivoire fascine les humains.

Mais si les fleurs fragiles semblent venir du ciel, la racine est un vrai démon ! Pour civiliser notre jardin, il en a fallu des coups de pioches, des coups de bûches, contre ces petits arbustes même hauts comme trois prunes. Pendant des étés, nous les avons déterrées et il en repoussait toujours l'année suivante. Pire que du chiendent. Dans notre jardin, la lutte contre eux fut épique et épineuse. Plus tard viendrait le temps où un voisin pratiqua des méthodes plus radicales : le désherbant. Mais nous n'en n'étions pas encore à cette extrémité.

Cette année-là, le printemps venait d'arriver et une fois de plus je pris le chemin de la Sierra de Guara. Le premier soir, c'était encore autorisé en ce temps-là, il ne faisait pas si sec, j'installai un feu de bois dans l'ancien jardin qui domine la vallée. Il était encore encombré de buissons d'épine noire, ainsi qu'on l'appelle aussi, en fleurs en ce mois d'avril, il devait s'agir de vieilles racines qui avaient repris force.

Le jardin dominait la vallée et disparaissait peu à peu dans le noir. Après avoir contemplé les champs du fond de la vallée se couvrir de nuit, lorsque elle fut tout à fait là, j'allumai mon feu pour savourer le calme du soir. Je regardai les flammes. Plongé dans mes méditations, je ne voyais plus que les étincelles qui s'en échappaient et montaient vers les étoiles si proches en ce lieu sans pollution et sans lumières. Je n'ai pas connu beaucoup d'endroits en Europe où l'air soit si pur. Et il n'y avait alors aucune source de lumière à des kilomètres à la ronde. La Voie lactée alors méritait son nom : occupant une large partie du ciel, des millions de points blancs formaient un immense fleuve suspendu, aux nombreux cours, aux bras multiples, où des taches laiteuses sur les bords semblaient s'effiloche en draperies ténues, en toiles d'araignées compliquées. Parfois dans cette immobilité scintillante, une étoile filante dorée traversait le ciel.

Lorsque lassé de contempler le feu et le ciel, je tournais la tête, les petits prunelliers dont je ne voyais dans l'obscurité ni le pied, ni le tronc, vaguement éclairés par les flammes, me tendaient leurs bouquets fleuris de blanc, formant des taches claires, de petits nuages, des constellations, des nébuleuses, comme un reflet sur terre de la carte du ciel.

Aujourd'hui, si j'arrache encore un pied d'épine noire, ce n'est pas seulement en pensant au patxaran qu'il ne donnera plus, que je le regrette.

Charles Mérigot

Désinscription : Cette lettre vous est envoyée parce que vous vous êtes inscrit sur notre site ou parce que nous nous connaissons. Si vous souhaitez ne plus recevoir cette lettre, il suffit de cliquer dans votre logiciel de messagerie sur le bouton « répondre » et d'écrire NON dans l'objet de votre message.

Les éditions de la ramonda, SARL, 3 allée Marie Laurent, 75020, Paris RCS 492 793 195 www.laramonda.com